



CLASSIQUES
GARNIER

Édition scientifique, « Avertissement de la quatrième édition », *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Tome II, Parties III et IV, LAMENNAIS (Félicité de), p. 1-9

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2653-7.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2653-7.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVERTISSEMENT

DE LA QUATRIÈME ÉDITION, PUBLIÉE EN 1828

En publiant cette nouvelle édition du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, nous ne rentrerons pas dans les discussions que cet ouvrage a fait naître. Le temps, qui juge tout, parce qu'il interroge la raison de tous, décidera la question qu'on a si vivement agitée. Quelques éclaircissements, quelques réflexions courtes, c'est à cela qu'en ce moment nous avons résolu de nous borner. Du reste, nous renvoyons les lecteurs à notre *Défense*, qu'il est nécessaire de lire, si l'on veut bien connoître tous les vices et tout le danger de la philosophie cartésienne, l'une de celles que nous avons combattues; et, en même temps, mieux comprendre la méthode que nous y substituons, méthode simple, à la portée de tous les esprits, et la seule certaine et universelle,

parce qu'elle n'est que la méthode de la société universelle ou *catholique*.

La méthode opposée est celle de tous les ennemis du christianisme, des hérétiques, des déistes, des athées. Tous cherchent la vérité en eux-mêmes, et n'admettent comme vrai que ce qui paroît vrai à leur raison particulière. Or, comment le moyen donné à l'homme pour parvenir certainement à la vérité, serait-il précisément celui qu'emploient tous ceux qui nient quelque vérité? Comment la méthode qui conduit au scepticisme absolu, conduiroit-elle à la foi parfaite? En dernière analyse, que fait-on, lorsqu'on admet qu'il y a quelque chose de vrai sur le témoignage de sa seule raison? On croit en soi. Il en faut donc toujours revenir à une *croissance* dénuée de preuves. Or quel est le plus raisonnable, le plus sûr, de dire : *Je crois en moi*, ou de dire : *Je crois au genre humain*? En cas de conflit entre ces deux autorités, quelle est celle qui doit prévaloir, la vôtre ou celle de tous les hommes? Si c'est la vôtre, tous les hommes ne seront raisonnables qu'autant qu'ils croiront en vous : si c'est la leur, vous ne serez raisonnable qu'autant que vous croirez en eux, que leur raison sera la règle de la vôtre. Dans la nécessité où nous sommes de croire, il faut absolument faire un choix. Or partout le sens commun appelle *folie* la préférence qu'on accorde à sa raison sur la raison de tous ; et pour peindre en un seul mot la stupidité opiniâtre ou l'obstination insensée de l'orgueil, que dit-on? *C'est un homme qui ne veut croire que soi*.

On n'a pas assez remarqué la liaison nécessaire

qui existe entre la certitude et l'infailibilité. Une chose qui peut être ou vraie, ou fausse, n'est pas certaine. Tout ce qu'affirme comme vrai une raison qui peut se tromper, peut être faux; tout ce qu'elle affirme comme faux peut être vrai. Donc, rien de ce qu'affirme une raison qui peut se tromper ou une raison faillible, n'est certain, Donc, chercher la certitude, c'est chercher une raison infailible; et son infailibilité doit être *crue*, ou admise sans preuves, puisque toute preuve suppose des vérités déjà certaines, et par conséquent l'infailibilité de la raison qui les affirme.

Forcés de croire à l'infailibilité d'une raison quelconque, ou de renoncer à toute certitude, à toute vérité, sera-ce notre raison individuelle ou la raison de tous, la raison humaine, que nous supposerons infailible?

Si chacun se suppose personnellement infailible, les opinions les plus opposées, les jugements les plus contradictoires, sont également vrais, également certains; c'est-à-dire qu'il n'existe ni vérité, ni erreur, ni sagesse, ni folie, ni bien, ni mal: d'où il suit, que supposer la raison particulière infailible, c'est détruire la raison, les lois, les devoirs, la société.

Si nous supposons au contraire que l'infailibilité appartient à la raison humaine, aussitôt tout renaît: la raison individuelle trouve un fondement solide et une règle invariable, les lois reprennent leur autorité, l'homme reconnoît ses devoirs, la société s'affermi, parce que l'ordre a recouvré ses droits. Et qu'est-ce que cet ordre? la nature même, ce qui a été, ce

qui est, ce qui sera toujours, malgré nos vains systèmes, nos erreurs et nos passions. Toujours les hommes ont cru, toujours ils croiront au témoignage ; leur raison chercha toujours un appui dans une raison plus élevée ou plus générale, et on ne montrera pas un moment, dans la durée des siècles, où l'autorité ait cessé d'être le principe conservateur de la foi et de la vérité, le lien qui unit les esprits, et la base de la vie humaine.

Considérez toutes les erreurs qui ont jamais existé dans le monde, vous verrez qu'elles se réduisent à la négation de l'autorité. L'hérétique nie l'autorité de l'Église, le déiste celle de Jésus-Christ et de toutes les sociétés chrétiennes, l'athée celle du genre humain. Il en est ainsi dans l'ordre politique, et dans les sciences même ; et le fou qui s'imagine avoir découvert ou le grand œuvre, ou le rapport rationnel entre la circonférence et le rayon, que fait-il autre chose que nier l'autorité propre à la science, en mettant son jugement particulier au-dessus de celui de tous les savants ?

Que si chacun des hommes dont nous venons de parler, fidèle au principe qui leur est commun de ne pas reconnoître d'autorité supérieure à celle de leur raison individuelle, en fait l'unique règle de ses actions ; à l'instant même la société, avertie du désordre de l'intelligence par le dérèglement de la volonté, le punira comme rebelle ; ou, le supposant privé de raison par cela seul qu'il manifeste une opposition invincible à la raison générale, elle l'enfermera comme insensé. Qu'un grand nombre d'hommes

atteints à la fois de cette maladie terrible, se révoltent contre l'autorité qui prescrivait des lois à leurs pensées et à leurs actions, alors on a le spectacle non pas d'un individu, mais d'un peuple *en délire* ; et comme rien ne peut alors ni le contenir ni lui résister, l'État, en proie à tous les désordres, à toutes les calamités, périt bientôt, si le malheur, ou une force étrangère, ne ramène les esprits à l'obéissance.

Dieu, en effet, les a formés pour obéir ; c'est telle-ment leur nature, que, ne vivant que par la foi, ils ne croient néanmoins d'une foi constante, que ce qu'ils croient sur l'autorité. Nos sociétés modernes en offrent une preuve frappante. Elles renferment dans leur sein une race d'hommes inconnus aux siècles précédents, et dont l'apparition inspire tout ensemble et de la tristesse et de l'effroi, parce qu'elle montre combien la vie sociale est épuisée, et la raison humaine affoiblie. Ces hommes ne sont pas irréligieux ; au contraire, leurs pensées, leurs désirs les portent vers la Religion, et néanmoins quelque chose les empêche d'y arriver ; les forces leur manquent, ils tombent de langueur, et ne sauroient parvenir à une croyance ferme et imperturbable. Ils regardent, ils voient, puis leur vue se trouble, et la vérité disparaît. Vainement ils tâchent de sortir d'un doute qui les fatigue ; la certitude les fuit. Cependant ils connoissent les preuves de la Religion ; elles leur paroissent solides, du moins ils n'essayent pas d'y rien opposer. L'inquiétude qui les tourmente vient de plus haut. Un instinct vague les presse de chercher sans fin ; ils voudroient qu'on leur prouvât les preu-

ves mêmes. Qu'est-ce, en effet, qu'une preuve par rapport à nous? Est-ce autre chose que la conviction de notre esprit? Et qui nous assure que notre esprit ne peut être trompé par ses convictions? Croire à la Religion uniquement parce que notre esprit est convaincu, c'est croire en soi-même. Or l'auteur de notre nature ne permet pas que cette foi solitaire soit jamais parfaite et inébranlable. Aussi inconstante que les pensées de l'homme, elle n'est pour lui que comme un songe de vérité, à peine différent des chimères qui le séduisent tour à tour; et par là Dieu nous rappelle à la société pour y trouver un point d'appui, la sécurité et le repos de l'âme; il nous force à reconnoître l'incertitude de nos jugements individuels; et le doute qui désole les infortunés dont nous parlons, n'est qu'un témoignage perpétuel que la raison se rend à elle-même de sa foiblesse et de son impuissance.

Qu'on y prenne garde cependant, cette impuissance et cette foiblesse, résultat inévitable de l'isolement de la raison, viennent de ce qu'en s'isolant elle viole les lois de sa nature. Dès qu'elle y obéit, sa force reparoît : en rentrant dans la société, elle se retrouve elle-même. Et qu'on ne croie pas qu'en cet état de dépendance d'une plus haute raison, elle soit inerte et passive. Non certes; elle ne perd pas plus la faculté de penser, de juger ou d'agir selon le mode d'action qui lui est propre, que le cœur ne perd la faculté d'aimer, en se soumettant aux lois qui règlent ses affections. Elle peut chercher la vérité, la découvrir; seulement elle n'est certaine de l'avoir décou-

verte que lorsque le jugement d'une raison supérieure ou plus générale confirme le sien ; parce que Dieu, qui s'est plu à l'enrichir de ses dons, lui a refusé le plus élevé de tous, *l'infailibilité*. Il a voulu qu'elle n'appartint qu'à la raison universelle. Sans cela, comment la société se seroit-elle établie ? comment subsisteroit-elle ? Pour qu'elle fût possible, il falloit que l'homme pût parvenir à la certitude, et n'y pût parvenir seul. S'il étoit infailible, il se suffiroit à lui-même. Retiré dans son orgueil, il passeroit sa vie entière à se contempler et à s'adorer. Tout l'ordre moral seroit ébranlé, et peut-être anéanti. Les anges mêmes n'étoient pas personnellement infailibles, puisqu'un grand nombre d'entre eux espérèrent vaincre le Tout-Puissant ; et je doute qu'aucun être créé, et dès lors nécessairement imparfait, pût éviter le sort de ces esprits superbes, si réellement il possédoit l'infailibilité. Sa nature fléchiroit sous le poids de cette divine prérogative.

Mais veut-on voir tout ensemble et la force de la raison particulière et ses limites, que l'on considère Bossuet, Descartes, Malebranche, Fénelon, Pascal, pénétrant dans les profondeurs des dogmes chrétiens, et recueillant, pour ainsi dire, tous les rayons qui s'échappent de leur sainte obscurité, afin qu'ainsi réunis ils pussent frapper les yeux les plus foibles. Quelle vigueur de raisonnement ! quelle fécondité ! quelle sublimité de vues ! Est-il rien qui montre davantage la grandeur de l'esprit humain ? Et cependant ces puissants génies ne s'appuyoient que sur la foi, pour s'élever à cette hauteur qui nous étonne ;

et l'autorité, leur juge et leur règle, les assurait seule qu'ils ne s'égaroient pas dans l'espace immense en croyant s'approcher de la source de la lumière, et qu'en développant les conséquences de vérités *certaines*, en cherchant les rapports qui les unissent, ils ne s'écartoient point, à leur insu, de ces vérités. Car, du reste, tous pouvoient se tromper, et il n'est pas un d'eux qui ne se soit en effet trompé bien des fois ; et n'est-ce pas Bossuet qui a dit : « A « peine crois-je voir ce que je vois, et tenir ce que je « tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive ! » Après cela nous pouvons tous, je pense, faire le même aveu sans rougir.

Il nous reste à rendre compte de cette nouvelle édition de notre ouvrage. On s'est plaint qu'il manquoit quelquefois de développements nécessaires, et nous sommes déjà convenu, dans notre *Défense*, de la justice de ce reproche. Nous avons trop abrégé ce qui devoit être traité avec plus d'étendue, et la clarté en a souffert. Pour réparer, autant qu'il est en nous, ce défaut très-réel, nous avons étendu le texte en beaucoup d'endroits, et ajouté un grand nombre de notes, soit pour éclaircir ce qui a paru obscur, soit pour montrer, par des passages des Pères et d'autres écrivains anciens, que notre doctrine n'est pas aussi nouvelle qu'elle avoit d'abord semblé l'être à quelques personnes. Nous aurions pu aisément multiplier ces citations, mais c'eût été une surcharge à peu

¹ Sermon pour la fête de tous les saints. Tome I, p. 70. Édit. de Versailles.

près inutile, et d'ailleurs elles trouveront leur place, au moins les plus importantes, dans le volume suivant.

Deux théologiens étrangers, aussi savants que modestes, ont bien voulu nous indiquer, dans le chapitre xv^e¹, deux passages où l'expression n'étoit pas assez exacte. Ils nous ont fait observer, avec une parfaite raison, qu'en parlant de la nature divine il ne suffisoit pas que la pensée fût orthodoxe ; mais qu'en un sujet si élevé, et où la moindre erreur pouvoit être si dangereuse, il falloit encore avoir soin de ne s'écarter en aucune façon du langage théologique consacré, et qui est comme la sauvegarde de la pureté du dogme. Nous avons corrigé les passages qui avoient donné lieu à cette juste observation, et nous aimons à offrir ici l'hommage de notre reconnoissance aux hommes respectables qui, par leurs doctes conseils, nous ont aidé à nous réformer.

¹ III^e du tome II de cette édition.